L'ABEILLE.

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR J. BAYON.

Journal officiel de l'État de la Première Municipalité.

NOUVELLE-ORLEANS:
MARDI MATIN, 17 JUILLET 1838.

AUX ABONNÉS DE L'ABEILLE.

La mauvaise saison, les fortes chaleurs, le défaut de nouvelles, nous forcent à suspendre pour quelques temps, la publication quotidienne de notre gazette, qui ne paraîtra plus, pendant ce laps de temps, que trois fois par semaine le Mardi, le Jeudi et le Samedi. Il n'est pas sûr de ne de faire savoir à nos abonnés que et dans l'intervalle de ces publications, il arrivait des nouvelles importantes, nous les ferons aussitôt connaître par des Extra publiés sur le champ.

Quand notre feuille reprendra son cours régulier, ce sera sous un autre format qui contiendra la valeur de 10 colonnes de plus.

Les billets de la Banque de Canada et de la Banque de Nouvelle-Orléans, lorsqu'ils sont faits payables à New-York sont reçus au comptant par les banques de cette dernière ville.

Nous n'avons reçu aucune nouvelles d'Europe par l'estafette arrivée hier. La seule question qui occupe tous les cercles du Nord, c'est de savoir si les banques de Philadelphie reprendront au premier août leur argent en espèces. Quoique il n'y ait rien de positif à cet égard, l'espoir occupe dans de vive bouche arriver ce grand jour, cet événement plus extrême dans Wall street, à New York. Les traites sur Philadelphie ont augmenté de 1 pour 100 et la demande paraissait très active. Tout porte cependant à croire que les banques de Philadelphie, malgré l'opposition du GRAND NICHOLAS BIDDLE reprendront au 1er. août leurs paiements en espèces, et que de cette époque datera une nouvelle ère pour les Etats Unis.

M. FAUREAUX, le patriote Canadien, demeure à New York, au City Hotel.

INCENDIE A BALTIMORE.

Le neuf de ce mois, la grande manufacture de machines à vapeur de Mr. Charles Reeder a été entièrement consumée par le feu. On n'est parvenu à sauver que fort peu de chose et la perte que l'on dit être considérable, tombera en grande partie sur un digne citoyen, actif et intelligent. A certains égards, dit l'Américan, la perte est une calamité publique, car les instruments sortis de Mr R. supportaient un nombre considérable de familles et le mettaient à même de fournir au commerce les machines les plus belles et les plus grandes.

DEMOISELLES.

Nous apprenons avec plaisir que Madame Granet est décidée à passer tout l'été en ville et à continuer ses classes sans aucune interruption. Elle ne donnera même pas de vacances cette année, en raison du peu de temps qui s'est écoulé depuis l'ouverture de son établissement. Les pères et mères de famille qui résident habituellement à la Nelle. Orléans, feront bien dans l'intérêt de leurs enfans, de profiter des arrangements pris par Madame Granet.

Le prospectus de Madame Granet se trouve dans notre journal.

CONGRES.—Dernier Jour.

9 Juillet.—La Chambre des Représentans s'assemble à 10 heures. Mr. Bell propose d'annuller la résolution, relative aux manières shoens, présentée le réel le par Mr. Wise. La motion est adoptée. La résolution du Sénat, autorisant la réimpression des papiers de l'Ex-Président Madison et allouant à cet effet une somme de $500 est prise en considération et après quelques débats dans le comité général, qui fait son rapport et présente un amendement, elle est adoptée.

Le comité nommé suivant l'usage, s'étant présenté chez le Président et ayant appris de lui qu'il n'avait plus de communications à faire, la chambre s'ajourne au mois de décembre prochain.

Le Sénat ne a est occupé d'aucune affaire intéressante et s'est également ajourné.

LE CANADA ET LES ETATS UNIS.
No 3

Il est par la nature le plus riche peuple de conquérir du premier chef le trésor inestimable de leur affranchissement politique. Les Etats-Unis, seuls peut être, offrent l'exemple d'une réunion complète de ce genre. Chez eux, le fait est conque, l'impulsion communiquée, le combat livré et la liberté conquise sans que le monde ait vu de leur part que dirée ou de que quelque chose ait retardé l'accomplissement de ce grand œuvre. D'autres aussi ont tait la même tentative; d'autres ont accusé la cause sans savoir la tirer et ont dû remettre à des temps plus propices la revendication des droits qu'ils tenaient de la nature. Il en est peut-être de même des provinces que la Grande Bretagne peut encore appeler siennes dans le Nord de l'Amérique. La partie française des habitans du Canada n'a point encore oublié son injure; malgré le laps de temps qui s'est écoulé depuis que le sort des armes les a jetés sous la domination de l'Anglaise, ces hommes qui sentent encore leurs veines se gonfler de ce sang français, de ce sang dont a produit tant de héros, qui naguère encore, combat en héroïsme sur le sol de la liberté, ne peut point oublier qu'il a vécu pour, avec une répugnance visible le joug de la tyrannie anglaise. En vain le Canada s'est-il depuis peuplé des nombreuses émigrations de la Grande Bretagne. En vain le gouvernement, au moyen de quelques concessions plutôt imaginaires que réelles s'est-il efforcé d'opérer une fusion entre les deux populations; il n'a jamais pu atteindre ce but, qui seul pouvait lui assurer la fidélité et la soumission de ces provinces conquises. L'Anglais et le Français que leur position géographique en Europe devrait réunir et confondre pour amis dès qu'ils en seul peuple, sont tellement antipathiques l'un à l'autre que le temps même, ce grand nivelleur, ne parviendra jamais à diminuer, encore moins à détruire, à effacer la ligne de démarcation qui les sépare, mœurs, langues, coutumes, lois, langage, tout est en opposition directe l'un avec l'autre. Ici, 23 ans de paix, de commodité, d'activité, de commerce, de bonheur n'ont point diminué l'animosité, l'éloignement qui de temps immémorial a séparé et séparent encore ces deux nations.

L'un des plus grands embarras contre lequel le gouvernement anglais ait eu à lutter depuis qu'il a mis la main sur le Canada, a donc dû essayer d'opérer un rapprochement presqu'impossible, de moins d'amplacher toute collision entre la population française et la population anglaise. L'esprit vif, léger, frondeur du Français s'accommodait peu de la pesanteur méthodique, du flegme imperturbable et des habitudes sérieuses du gentilhomme Anglais.—Les lois anglaises, quelle qu'en puisse être la perfection aux yeux des sujets britanniques, étaient loin d'avoir les mêmes charmes pour les citoyens Français qu'étaient appelés à en partager les bienfaits, sans pouvoir se soustraire à certaines dispositions de ces lois que d'anciennes coutumes rendaient parfaitement en opposition avec ses vœux. Il se forma naturellement un parti français qui, comme d'ordinaire s'exagérant les torts du gouvernement anglais et se faisant des moindres griefs autant d'armes pour justifier son mécontentement, ne cessa de harceler l'administration, jusqu'à ce que le public ait connu de son désordre qui ne demandait qu'à se développer, troubla l'ordre public, entrava de tous ses moyens la marche du gouvernement, exagéra les autorités d'un côté et le peuple de l'autre et finalement essayer de soulever l'étendard de l'indépendance. Ce parti, non influent d'abord, étendit ses ramifications, pénétra dans les chambres du parlement canadien d'où sortirent bientôt des harangues enflammées et des discours tendant ouvertement à remuer les esprits et à réveiller d'anciennes haines. Cette frénésie inspirait peu de craintes au gouvernement qui comptait un peu trop sur ses forces, regardait d'un œil de mépris ces tentatives dont il ne soupçonnait guère toute la portée.

A la tête de ces mécontents parut un homme qui se distingua remarquer par sa hardiesse et l'intrigue bien persévérante avec laquelle il ne cessait de combattre à la tribune et dans le monde toutes actes du gouvernement; un homme qui avait largement du talent de la parole acquis et exerça sur ses compatriotes une influence long-temps méniée, réveilla en eux le souvenir de leur origine, réchauffa le sang français qui se longue série d'années d'oppression avait glacé, et leur prépara lentement au grand accès de leur affranchissement politique, en leur montrant constamment sous les yeux le tableau adroitement exagéré de leur bras et de la humiliation auxquelles, comme peuple, ils étaient assujettis. Cet homme, c'était Papineau. Parlant de confusion dans ses paroles comme dans ses projets, il a Français le caractère comme le caractère, l'intrépidité pour chef, sur un de ces exemples qui ne dans ce pas que lorsque le moment est venu, tant qu'il n'agirait de nous tuer en actes aux paroles, ce même chef les conduisait dans le chemin qu'il leur avait tracé et que, fidèle à son caractère, comme pour ses principes qu'il avait exposés, il arrêtait et revenait à la brèche. Mais il est lorsque de force de beaux discours, d'enflammer l'imagination, d'exercer le courage et de provoquer du dévouement en faisant des mots impossibles de l'antiquité et en citant les modèles d'héroïsme qu'elle nous a légués à une fête pas agréable mettre la théorie en état que Avant Papineau, d'autres ont fait voir qu'ils étaient ardent, courageux, enthousiastes à la tribune et lorsque le danger est éloigné, ont fait le sacrifice quand vient le moment de mettre à exécution les beaux préceptes de valeur et de patriotisme que l'orateur débite avec tant d'éloquence. Après avoir, comme Démosthène, comme Cicéron, enflammé, excité la multitude, après avoir mis ses compatriotes aux prises avec l'ennemi, l'orateur disparut lâchement et comme Démosthènes, comme Cicéron, il jeta son bouclier et fut le premier à prétendre le cri des opérants de "sauve qui peut."

La lutte ainsi portée causa bien évidemment d'abord une commotion extraordinaire entre parties du nord de l'Amérique et la nation anglaise. Cependant ce but même n'avait pas été bien défini et ne pouvait donner aucune espérance de succès. Pour que l'on pût se flatter d'arriver à une action complète, à une indépendance totale, il aurait fallu pouvoir compter sur la coopération franche et entière de toute la population de l'est et Bas Canada; c'est à dire qu'il aurait fallu commencer par abaisser les Canadiens anglais de leur mère patrie, pour les engager à faire cause commune avec les Canadiens d'origine française; il serait folie découvrir une puissance d'intérêt assez forte pour amener une fusion entière deux peuples si rivaux, antipathiques et jaloux. Une de l'union et cette combinaison d'efforts suffisante pour ébranler le joug d'un ennemi qui montre n'est pas à craindre.

Cette considération fondamentale a échappé aux fauteurs de l'insurrection. Ils n'ont point réfléchi que le même courrit national qui leur mettait les armes à la main, agirait en sens inverse sur la population anglo-canadienne; que surtout de la patrie se révélerait chez les uns comme chez les autres, et produirait nécessairement des résultats opposés. Que les patriotes français aient fait cette réflexion, qu'ils aient mûrement pesé toutes ces considérations, qu'ils se soient assurés au point de ne leur assem compte de la résistance que leur offrirait la population anglaise, et qu'ils y aient trouvé quelques forces pour opérer une révolution de cette nature: c'est ce qu'il nous est impossible d'admettre. Cette supposition est tellement absurde qu'elle ne saurait trouver place dans un examen réfléchi et impartial des causes de l'insurrection canadienne.

Réfléchis, et tout à coup vous la seule chose probable, les patriotes canadiens ont-ils principalement compté sur les sympathies des Etats Unis. L'ennemi au long duquel ils voulaient se soustraire était cette même ennemi dont l'oppression avait jadis mis les armes à la main de leurs voisins de l'Union; leur cause semblait être la même, le but était le même et il se trouva sous doute parmi les Américains des frontières assez d'hommes ardens, irréfléchis, enthousiastes de cet état qui porte les couleurs de la liberté, qui encouragèrent les Canadiens dans leur entreprise et allèrent même jusqu'à promettre par coopération dont ils ne doutaient point être pas, qu'ils eussent été prêts à offrir en leur propre nom; mais que l'on ne pouvait attendre d'un gouvernement aussi sage, aussi circonspect que celui des Etats Unis.

Il est à peu près certain que c'est là l'origine, le fondement de cette rivale des tonnerres intempestifs et tout récemment dans le Canada. Elle a déjà eu partie prise ses fruits. Quelques chefs de bandes, quelques partisans isolés ont dû comprendre la tranquillité et la sûreté des frontières des deux pays, et qui ne sont combinés de fous de actes individuels, désavoués, réprimés même par les gouvernemens respectifs, n'en ont pas moins, à force d'être répétés, fini par entraîner les peuples et les empires dans des guerres assez ruineuses dans leurs effets qu'elles étaient peu réfléchies dans leurs causes.

(*A continuer.*)

SUR L'EDUCATION EN GÉNÉRAL.

Nous ne sommes plus au temps où l'éducation était pour les nous un problème qu'ils ne savaient comment résoudre, pour d'autres au contraire une chose tellement décidée, dont ils connaissent si bien la portée, les avantages, et ce qu'ils appelaient les inconvénients qu'ils employ ient sans leurs efforts à étouffer le moindre dans son berceau.

L'instruction et les lumières étaient alors le patrimoine exclusif d'une certaine classe qui s'était approprié non seulement tous les moyens d'y parvenir, mais encore le droit d'en exclure le reste de genre humain. Les bases classes, dénomination qui comprenait alors toute le communauté industrielle et travaillante, étaient vouées à l'ignorance; on l'Eglise a mépriser sur la nature du moins d'en qu'elle est appelée à remplir sur la terre, semut d'abs nales le chemin qu'elle a dû et difficile de l'éducation, accaparait tous les trésors de lumières et n'en était fait un monopole auquel elle ne permettait qu'à un petit nombre d'élus de participer. Encore cette préférence n'était-elle que partielle et il n'était permis qu'aux hommes mêmes du clergé de puiser indistinctement à toutes les sources de savoir.

Cette exclusion générale en faveur de l'Eglise avait bien son but et son objet. Ce n'était pas par amour de la science que les gens du clergé s'y livraient avec ardeur et en faisaient leur étude, ce n'était pas par zèle, cette persévérance, cet esprit de recherche qui ont produit dans leurs rangs cette foule d'hommes éminens par leur profond savoir, cette suite de sciences qui ont particulièrement signalé les trois ou quatre derniers siècles. Le clergé dont le principal but dans tous les états commerdans tous les âges a toujours été de viser à la plus grande portion possible de pouvoir temporel, qui d'exercer une influence dominante sur les différentes classes de la société, découvrit aisément que la diffusion des lumières, loin de le mener à l'exercice de ce pouvoir, tendrait nécessairement à détruire cette même influence ou du moins à la diminuer; il ne pouvait même manquer de prévoir que l'instruction, en se répandant déchirerait quelques uns des voiles au moyen, desquels il avait établi et déguisé sa puissance; que l'incrédulité grandirait et gagnerait du terrain à mesure que l'ignorance se disséquerait et que son règne n'était assuré qu'autant que le monde resterait plongé dans l'obscurité.

C'est surtout depuis la découverte de l'imprimerie que les craintes du clergé, qui jusqu'alors ne paraissent guère être l'effet que d'une grande sagacité et d'une prévoyance rare, prirent un caractère de réalité contre lequel s'armèrent toute la puissance ecclésiastique. L'imprimerie en reproduisant comme par enchantement toutes les œuvres manuscrites de l'esprit humain, mit à la portée de la foule ce qui jusqu'alors avait été et avait dû être la propriété exclusive de d'un petit nombre d'individus. L'imprimerie attaqua au cœur la fausse idole, et mit à nu tous les secrets théologiques, comme elle exposa et par ce seul fait, voilaya une foule d'erreurs et de turpitudes de tous les genres.

On peut dire que l'imprimerie fut une seconde création; l'homme fut régénéré; il devint ce qu'il n'avait jamais été; ce qu'il n'aurait jamais pu devenir sans ce cet immense levier, qui brise tous les obstacles, les digue, rompt tous les obstacles, déchira tous les voiles qui avaient jusqu'alors retardé, arrêté, aveuglé l'esprit de l'homme. Dès lors la science prit son essor, ce ne fut plus d'un pas timide, incertain qu'elle s'avança, mais s'étendant rapidement dans toutes les directions, elle fit des progrès étonnans pour l'époque, étonnans surtout si l'on considère les obstacles de toutes sortes contre lesquels elle eut à lutter, mais que se relèvent cependant à fort peu de chose, comparés à la marche rapide que la lumière a suivie graduellement depuis la découverte de l'imprimerie jusqu'à nos jours.

S'il est prouvé d'un côté que le clergé s'emparant de toutes les voies et de toutes les issues des connaissances humaines, dans la crainte que l'esprit humain en s'éclairant ne se dégageât des ténèbres dans lesquelles il était de son intérêt de le retenir aussi longtemps que faire se pourrait, de l'autre, il est incontestable que nous sommes redevables à ce même clergé des travaux littéraires de la plus haute importance, et surtout à ces ordres monastiques qui, séparés du monde, cherchant dans la culture des lettres un délassement à la réclusion à laquelle ils s'étaient condamnés: l'isolement développait l'esprit de méditation, l'abnégation totale des intérêts, des plaisirs et des changes de la société permettait à ces bon-pères de se livrer à l'étude de sa lire corps et l'indépendance de cette partie de la ville ne pourraient qu'y gagner, si bien que l'un et l'autre et le plaisir y trouveraient chacun son profit.

ANCIEN REMEDE CONTRE LA RAGE.

Vous l'étiez vous les chaleurs et avez vêtes non de vous nous attendez à voir agiter le cerveau des malades qui tous les ans décèment plus ou moins notre population. Peut-être le chemin jaune nous dispensera-t-il cette fois de ses visite annuelle, en faveur du nombre considérable de victimes qu'il a enlevées cette année dans les Etats.

Il est connu que les chiens et les chats sont les seuls qui ne soient point sujets à la rage. Le chat, dit-on, ne la prend point, et le chien ne la prend point, et le chien ne la prend point. Le chat, dit-on, ne la prend point, et le chien ne la prend point. Le chat, dit-on, ne la prend point, et le chien ne la prend point. Le chat, dit-on,